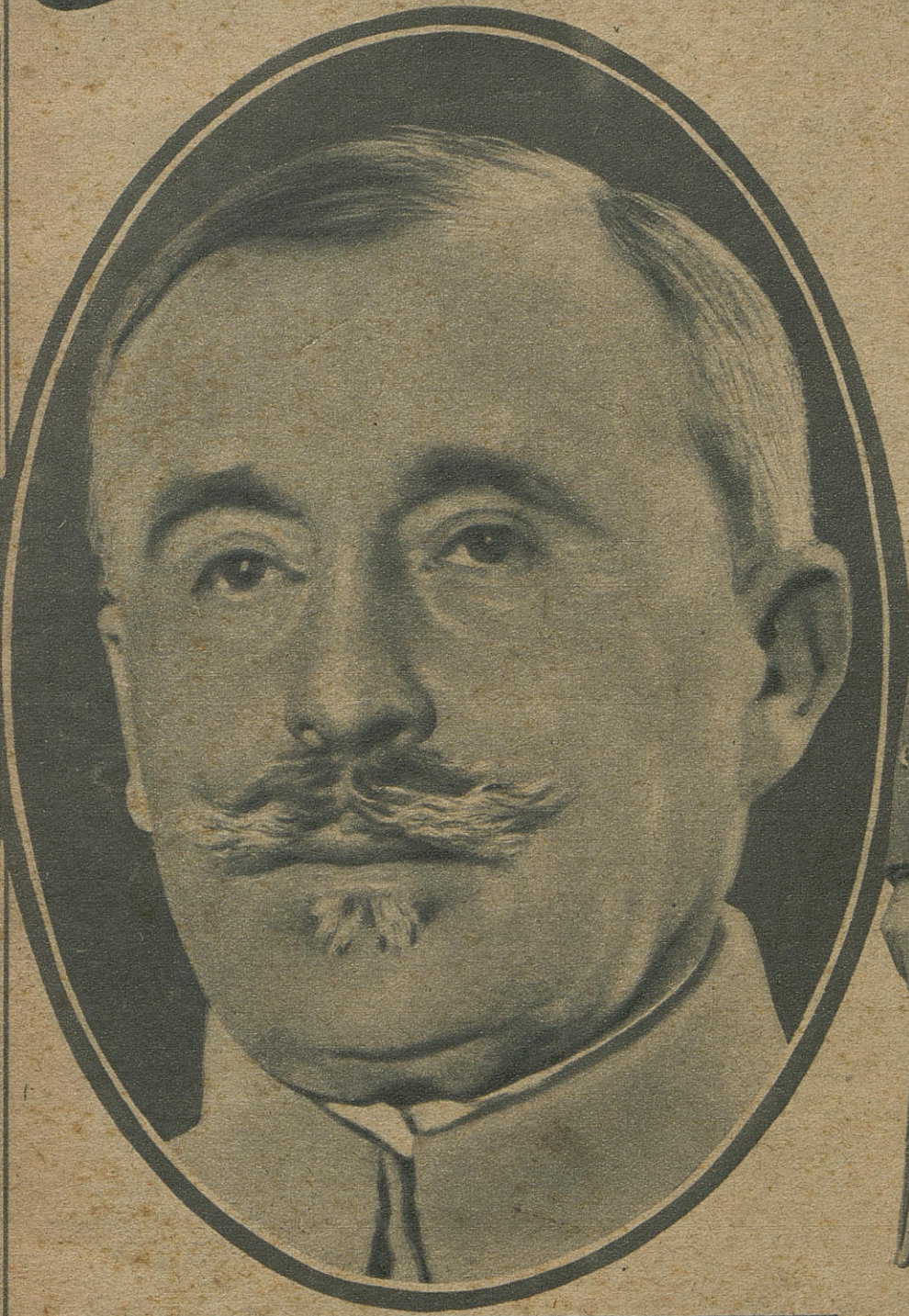


J'ai vu...



DEUX CHEFS :

(Debout) Le général **LYAUTEY**
le nouveau ministre de la Guerre.

(En médaillon) Le général **NIVELLE**
qui prend le commandement en chef des
armées du Nord et du Nord-Est.

FOP. 47

J'ai vu.

LE CABINET DE GUERRE ANGLAIS. — LLOYD GEORGE ET SES COLLABORATEURS



M. Lloyd George en famille.



M. Lloyd George à la pêche.



M. Bonar Law. Lord Milner

Nous avons dit quel était le sens de l'arrivée au pouvoir de Lloyd George. Le plus bel hommage qui ait été rendu au chef éminent qui prend dans sa poigne vigoureuse les destins de nos pays et de la guerre, ce sont nos ennemis qui le lui ont apporté. « Pourquoi ne pas le dire, écrit en effet le "Berliner Tageblatt", qui résume l'opinion allemande, Lloyd George est véritablement l'homme le plus fort de l'Angleterre... Il est



M. Henderson. Lord Curzon.

plus fort qu'Asquith et Grey, plus fort que le parti libéral tout entier. Avec lui, adversaire irréductible de l'autocratie de l'Allemagne, c'est la guerre jusqu'au bout ! » La guerre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire, tel est l'inflexible programme de Lloyd George qui, parce qu'il est un vrai chef et pour accomplir ce que dans son âme il croyait être son devoir, a démolé la machine gouvernementale dans laquelle il était engagé.

LE NOUVEAU CABINET BRIAND
PARLEMENTAIRES : L'APPEL

RÉVOLUTIONNE LES MŒURS
AUX COM PÉTENCES



M. FONTAINE

M. HERRIOT

Sénateur et maire de Lyon
prends le ministère des
transports et du ravitaille-
ment civil et militaire.

M. CLAVELLE

Le nouveau sous-secrétaire
d'état au ministère des
transports.

M. LOUCHEUR. — Le nouveau sous-secrétaire d'état aux munitions de guerre.

Le premier pas est fait et c'est vraiment une date. Dans son cabinet remanié M. Briand vient de changer de deux sous-secrétariats et certes des plus importants, deux hommes qui n'appartiennent pas au monde politique : MM. Clavelle et Loucheur. Nous avons déjà parlé de M. Clavelle qui prend officiellement le sous-secrétariat au ministère des transports. Quant à M. Loucheur, le nouveau sous-secrétaire d'État aux munitions de guerre c'est un industriel de grande envergure en

même temps qu'un technicien hors de pair. Les deux nouveaux venus doivent à leur seule compétence la confiance que le "Premier" leur a témoignée. Nous sommes donc certain qu'il ne la trahiront pas. Signalons aussi dans la liste que nos lecteurs connaissent déjà, M. Herriot, maire de Lyon, qui prend le ministère des transports et le gèrera avec l'admirable méthode dont il a fait preuve dans la gestion des affaires de sa ville; puis M. Fontaine au service des munitions.

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾

Puis un jour pâle apparut qui me montra mon propre visage fatigué et flétri. Et je pensais :

— Si je m'étais dérangé pour rien? si, fasciné par un nom, j'avais attribué à une honnête entreprise de misérables intentions?... En vérité ce serait stupide. Non, écoutons plutôt notre instinct: je vais découvrir assurément le nœud d'une intrigue. Et bien niais, si je ne l'écrase pas!

Soudain le train freina et ralentit. Nous arrivions à l'abord d'une gare. Nous y entrâmes: c'était Herbesthal, la gare frontière.

Les Allemands ont toujours visé à impressionner les étrangers, à leur donner par de vivants exemples la certitude de leur force. C'est ainsi qu'ils plaçaient aux gares frontières des douaniers imposants, hauts de taille, sanglés dans des uniformes dont le bon état contrastait avec ceux des nôtres. Quand on passait les gares frontières, la nuit, on entendait frapper à sa porte; puis la porte s'ouvrait et il apparaissait dans l'issue, un gaillard formidable qui vous demandait d'un ton rauque mais poli « si l'on ne désirait pas faire de déclaration ». C'était l'Allemand. C'était même cet Allemand-là qui m'impressionnait, car il symbolisait assez bien la force brutale, les appétits de conquête, la discipline rigoureuse — toutes choses qu'en vrai Français je n'aime guère...

Cette fois-là, j'éprouvai encore cette sensation désagréable. Je n'avais pas dormi. Je frissonnais un peu. Les douaniers allemands me semblèrent énormes et je me sentis une petite chose... Mais j'allai au buffet. Le *kellner* y trônait avec majesté. J'y commandai un *kafé-trinken* bien chaud qui me remit en état. Je payai en francs, on me rendit des *pfennigs*. J'étais en Allemagne.

Je remontais dans mon wagon et je me mis à lire mon *Bædeker*. J'y vis que, comme tout hôtel respectable de Cologne, le *Weimar* était situé sur le quai. Je résolus de m'y rendre tout droit en laissant

mon bagage à la consigne. Nous passâmes bientôt à Aix-la-Chapelle dont le nom d'Aachen est bien désagréable à entendre hurler par les employés de la gare et, peu de

Le hall était confortable mais sévère. Rien d'un palace, mais l'aspect de ces vieux hôtels de province où les lits sont encore vastes et confortables, où l'on mange de bons mets, où l'on boit des vins aimables. Devant moi se dressait le portier dans un uniforme bleu, avec les clés d'argent sur son col — insignes de son état.

Au bureau, je demandai une chambre, dans l'affreux allemand (y en a-t-il qui ne le soit pas?) que je parle.

Le secrétaire me répondit :

— Vous êtes, sans doute, français, monsieur. Vous pouvez parler cette langue, je l'entends... J'ai encore au second étage deux chambres à 5 marks; au premier des chambres à 6 marks. Vue sur le Rhin. Les repas sont comptés séparément.

J'arrêtai une chambre du second... Il m'y accompagna tandis qu'un grand diable, aux cheveux roux, à la face importante et musclée, aux maxillaires puissants, portait mon bagage, derrière moi. La pièce était spacieuse, propre, confortable, sans luxe criard. Le valet rouquis plaça ma valise sur une sorte de pliant, puis s'en fut. J'étais seul. J'ouvris ma fenêtre et je regardai curieusement le point de vue. Au delà du Rhin je voyais le prolongement de Cologne; puis au delà encore, une cité qui me parut active, ouvrière: Deutz, dont l'industrie s'est emparée en ces dernières années. Au pied de l'hôtel, c'était le quai du Rhin et le fleuve, au cours abondant, large, aux eaux vertes et pressées... Naguère je l'avais contemplé à Bâle, des chambres de cet hôtel, au nom royal, d'où on l'entend, la nuit, mugir inlassablement; je l'avais revu à Constance, à l'endroit où il choit dans un tourbillonnement d'écume; je l'avais jadis regardé de ces jardins de Bonn où musaient des étudiants de l'Université, aux faces rougeaudes et couturées de coups de sabre... Et je le voyais alors de la fenêtre de cette chambre, toujours semblable à lui-même, car les fleuves sont les seuls êtres qui ne vieillissent point. La prose de Hugo, les vers de Musset me vinrent à l'esprit :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux...

Ici la parole vint achever ma pensée et je m'entendis dire à haute voix :

Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?
lorsqu'on cogna à la porte de ma chambre.

— Entrez!

La porte s'ouvrit. C'était le gaillard roux porteur de mes bagages qui me présentait une feuille imprimée en me demandant de la remplir. « C'est pour le bureau... Votre



— J'entrai, le hall était confortable, mais sévère....

temps après, je distinguai les approches de Cologne. Si j'ai bonne mémoire, la voie de chemin de fer traverse quelques bas quartiers de la ville; elle longe notamment les abattoirs et l'on arrive à la gare centrale, qui est en effet très centrale et d'où l'on distingue tout de suite l'admirable cathédrale.

Je pris mon bagage — une valise que j'avais gardée avec moi, dans le wagon — et d'un pas alerte je me rendis au *Weimar*. A peine dix minutes de trajet et j'y étais. L'hôtel paraissait honnête avec sa haute et vaste porte noire surmontée de deux gros globes électriques, tout blancs. J'entrai.

Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro de novembre, n° 106 : Au mois de septembre 1917, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit) a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare, lorsqu'un étranger se présente à eux: c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisolles, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure hypocritement: "Un Allemand de moins." De retour à Paris, le général convoque son collaborateur et lui montre une lettre qu'il vient de recevoir, par laquelle un nommé Edouard Schwartz, directeur d'une Revue d'Études techniques, lui demande des articles et même de venir s'entendre avec lui au *Weimar Palace* à Cologne. Le journaliste décide d'aller à Cologne à la place du général. Le voici en route.

J'ai vu.

nom... votre adresse... la ville d'où vous venez... Ah ! monsieur est Français... Monsieur restera-t-il longtemps ? » Je remplis le formulaire sans indiquer ma profession de journaliste. Je ne voulais pas révéler tout de suite les raisons de ma présence à Cologne ni l'objet de ma mission. J'avais résolu de demeurer cette journée entière de mon arrivée, à observer les lieux et ses familiers. C'est ce que je fis en allant m'installer dans le salon de l'hôtel, sous le prétexte d'y écrire quelque correspondance. Rien ne m'y apparut de suspect. C'était le va-et-vient ordinaire d'un hôtel de grande ville, hôtel bien tenu et de clientèle bourgeoise. J'y rencontrai l'inévitable grosse dame rougeade, apoplectique et myope, au corsage serré, à la robe noire, type tiré à des milliers d'exemplaires de l'autre côté du Rhin ; j'y vis un homme à l'allure d'officier en civil et un militaire qui devait occuper un haut rang, à en juger par l'importance de son uniforme ; j'y vis deux ou trois clients de l'hôtel, négociants en voyage...

Pas de M. Schwartz. Cette lettre, qui avait motivé mon déplacement, serait-elle un faux ? pensai-je. Par ailleurs, M. Schwartz, s'il donnait ses rendez-vous à cet hôtel, n'était nullement tenu d'y habiter. Au surplus, j'attendrais le lendemain pour éclaircir l'aventure. Cette journée que j'avais décidé de consacrer à une observation prudente des lieux serait donc une journée de répit. A demain les affaires sérieuses, décidai-je. Et, vers six heures, je sortis pour me promener et aller dîner à la brasserie.



HERR SCHWARTZ.

Je m'éveillai le lendemain, vers huit heures, après une nuit d'un lourd sommeil. Je m'en fus ouvrir la fenêtre et me recou-

chai après avoir sonné le garçon. Cette heure matinale, avec le bruit du fleuve sous ma fenêtre avait du charme, un charme bientôt rompu par l'arrivée de ce grand garçon roux, dont la face ne me plaisait qu'à moitié. Je lui commandai mon petit déjeuner et, comme il allait ouvrir la porte, je l'arrêtai en lui demandant en allemand :

— Est-ce que M. Schwartz habite ici ?

Il se retourna, me regarda et, après un instant d'hésitation :

— Il y vient chaque matin, oui, monsieur.

— Pourrai-je l'y voir ?

— Je m'en informerai au bureau.

— C'est bien lui qui s'occupe de la *Revue Internationale* ?

— Je crois en effet, monsieur. C'est... Je annoncerai... ?

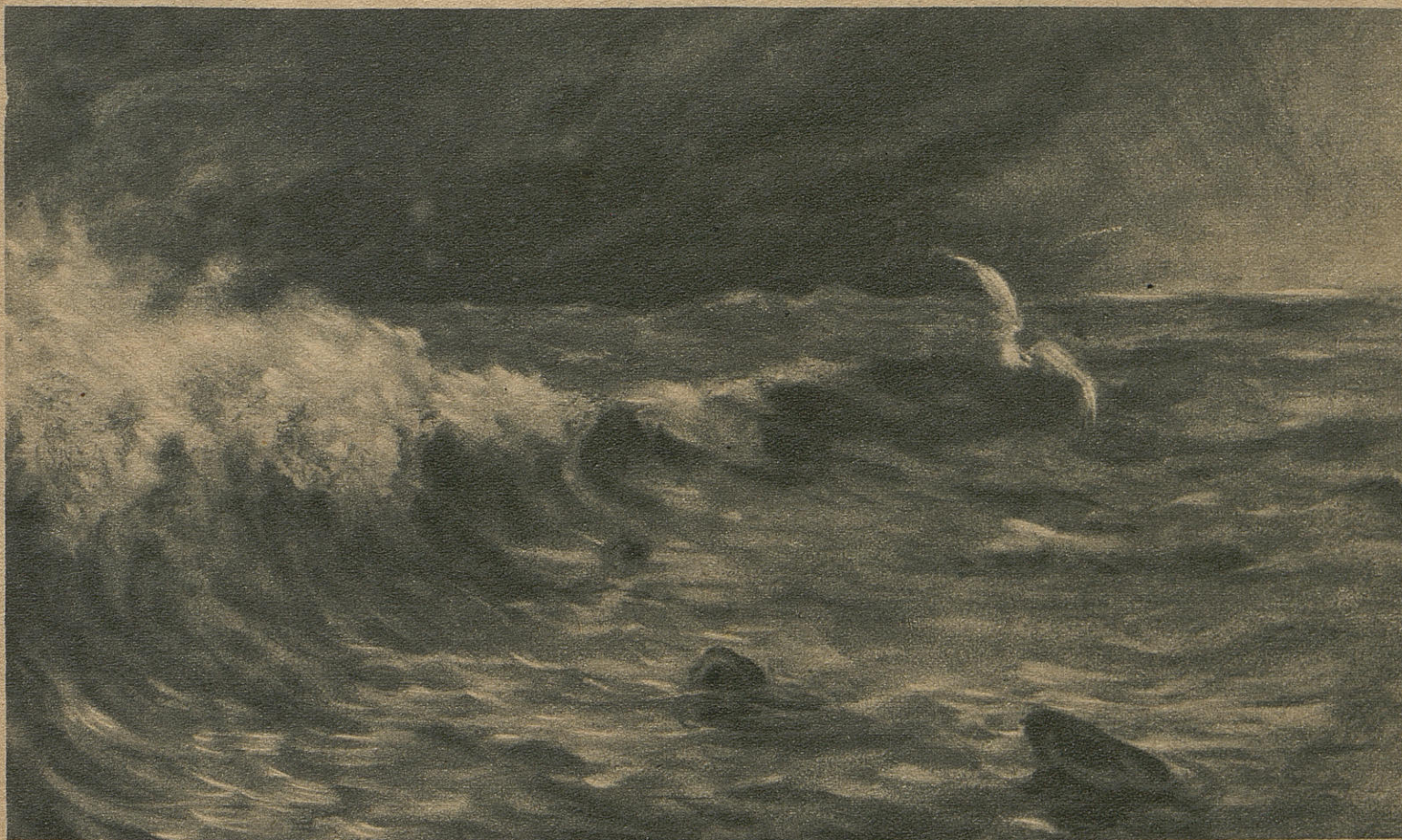
Je dis mon nom et j'ajoutai : « De la part du général A... , auquel il a écrit pour lui proposer une collaboration. »

Le garçon partit. Quelques moments après il me rapportait un café avec du lait, un croissant, du beurre, du miel, des confitures, toutes les sucreries dont on raffole en Allemagne, et il me dit :

— M. Schwartz sera là à dix heures du matin et vous recevra.

A dix heures j'étais dans le vestibule. Un secrétaire me conduisit au premier étage et m'introduisit dans une petite pièce, sorte d'antichambre à une pièce plus grande qui était un bureau bien installé. Un homme de haute taille, musclé, sanglé dans une redingote noire, la face rasée, l'air d'un Américain mâtiné d'Allemand, m'y attendait.

(A suivre.)

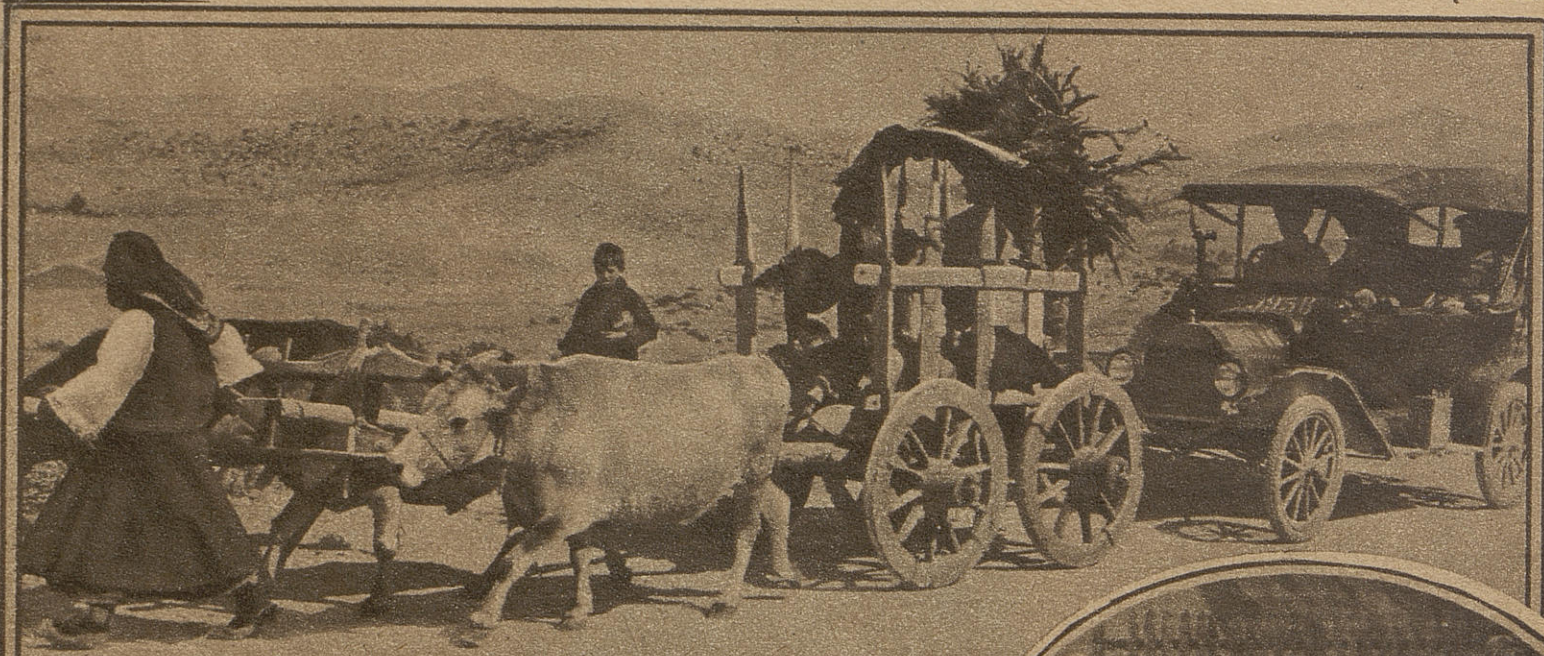


EST-CE TOUT CE QUI RESTE DU " SUFFREN " ? QUELQUES CASQUES FLOTTANT SUR L'EAU...

Nos lecteurs savent que le cuirassé d'escadre " Suffren " qui porta jadis aux Dardanelles le pavillon de l'héroïque amiral Gaépratte et réduisit au silence les canons turcs de la côte d'Asie, vient de sombrer corps et biens. Sous-marin ou mine ? On ne sait ! Parti de

Gibraltar pour Lorient le 24 novembre, il n'a jamais rejoint. Il portait près de 700 hommes. Aux dernières nouvelles, on vient de recueillir sur un coin perdu de la côte d'Espagne quelques casques qui semblent avoir appartenu aux hommes du " Suffren ". C'est tout ce qui reste.

APRÈS LA PRISE DE MONASTIR, LES SERBES RENTRENT DANS LA VILLE RECONQUISE



Sur la route de Florina à Monastir, vieux attelages et automobiles ramènent les Serbes dans leurs foyers.



Seules, les femmes marchent derrière les attelages en route pour Monastir reconquise. Les hommes sont aux armées.



Une vieille paysanne serbe rapporte dans une corbeille le squelette de son fils mort en terre étrangère.

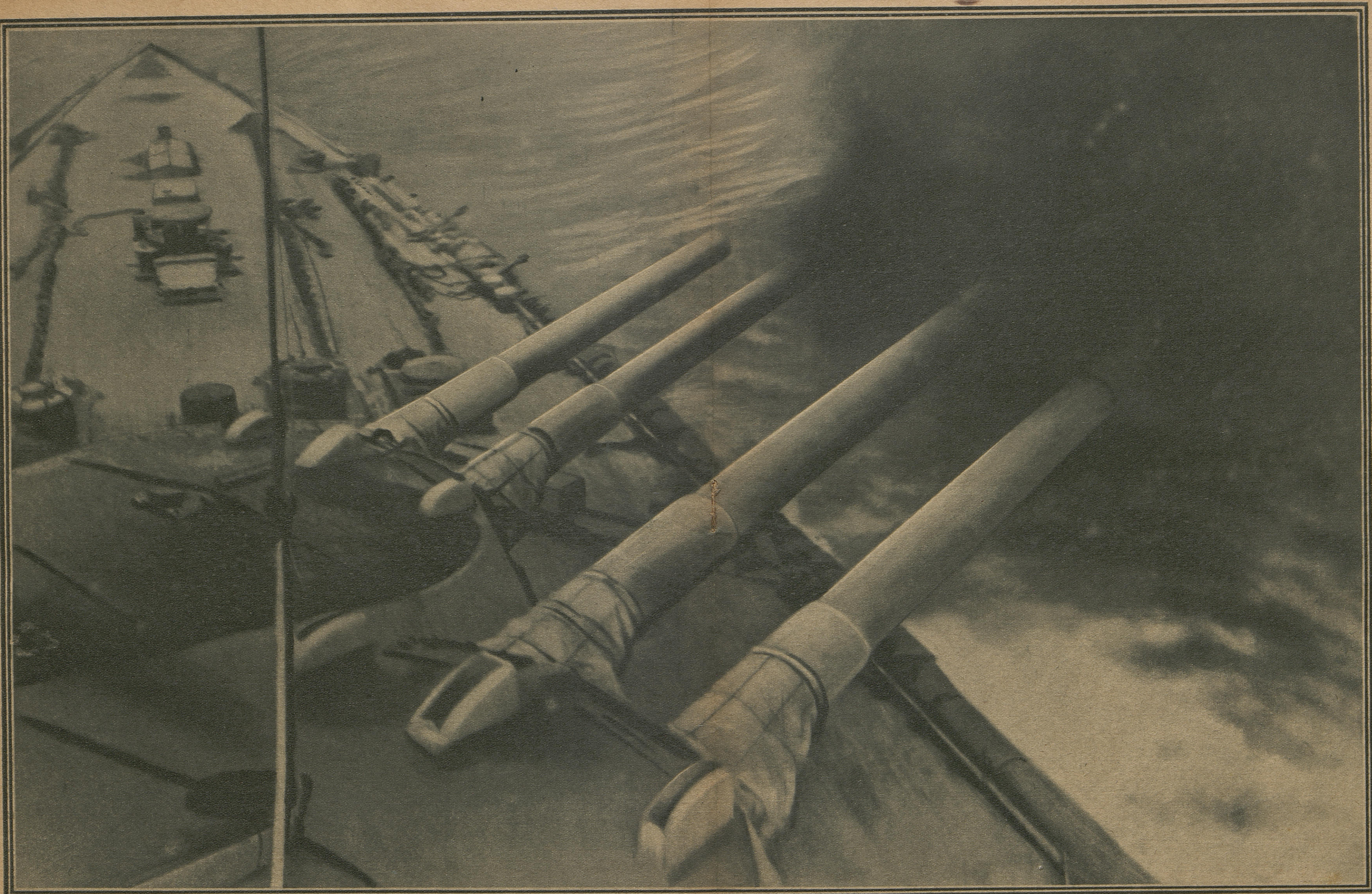
La prise de la vieille ville macédonienne, qui tomba le 20 novembre aux mains des Serbes et des Français, a donné au vieux roi Pierre la satisfaction morale d'avoir lui aussi, en attendant le grand jour de la libération totale, un morceau de la vieille patrie dont il est le roi. On sait que la population serbe, craignant tout des soldats bulgares, dont la férocité est effroyable, avait, en 1915, quitté la ville en masse pour se réfugier dans la zone franco-serbe du camp retranché de Salonique. Elle vient de refaire, mais en sens inverse, et cette fois dans la joie du triomphe, la route jadis si douloureuse... Les pittoresques attelages millénaires ont suivi la marche de nos soldats, et cette fois, l'ennemi qui fuit ne les chassera plus sur la route de l'exil.



**LA MOBILISATION DES FEMMES EN FRANCE.
PARTOUT, ELLES ONT REMPLACÉ LES HOMMES**

Ces quelques photographies, prises au hasard, un peu partout, en disent plus qu'un long discours. Elles prouvent que rien n'a rebuté la bonne volonté des femmes françaises

pour remplacer non seulement dans les usines et les casernes, mais dans tous les domaines de l'activité, la main-d'œuvre des hommes qui mènent dans la tranchée de si rudes combats.



CEUX QUI DÉCIDERONT DE L'EMPIRE DES MERS... ET DE LA GUERRE : LES GROS CANONS DE LA MARINE ANGLAISE

C'est le pont de bataille d'une de ces unités géantes que, pendant la guerre, l'Angleterre a construites dans ses arsenaux. Il ne nous est pas permis d'en donner ici les caractéristiques. Mais

leur vitesse et leur armement seront une des surprises de la guerre. Ajoutons qu'une des particularités de leur construction les met à l'abri des sous-marins. Leurs canons monstres ont une portée qui

laisse loin derrière elle celle des plus gros canons connus. Ils pourront attaquer presque invisibles, les repaires à sous-marins disposés le long de la côte belge. Avec de pareilles unités et pour

les commander, des hommes résolus comme l'amiral Beatty, qui a remplacé l'amiral Jellicoe dans son commandement en chef de la flotte de haute mer, l'Entente est la maîtresse effective de l'Océan.

L'ÉCERVELÉE

LUI. — Ah! toi, enfin...
 ELLE. — André! (*Etreinte.*) Moi qui étais persuadée que je ne te reverrais plus!
 LUI. — Comment?
 ELLE. — Figure-toi... Tiens, il faut que je t'embrasse encore! (*Ce qu'elle fait.*) Figure-toi... mais non, tu ne crois pas aux songes...
 LUI. — Tu rêves à moi?
 ELLE (*les yeux baissés*). — Presque chaque nuit, et toujours le même rêve.
 LUI. — Chérie!
 ELLE. — Je te vois, comme si j'y étais, étendu sur le champ de bataille, la poitrine défoncée par un obus. C'est drôle, hein?
 LUI (*grave*). — Crevant; c'est le cas de le dire.
 ELLE. — N'est-ce pas? Du moment que tu es là! (*Elle regarde la pendule.*) Et... il y a longtemps?
 LUI. — Quoi?
 ELLE. — Eh bien!... que tu es là?
 LUI. — Trois petits quarts d'heure...
 ELLE. — J'avais peur d'être en retard.
 LUI. — Ce n'est rien. J'ai lu en t'attendant.
 ELLE. — Toujours dans tes bouquins!
 LUI. — J'ai lu une lettre que tu me destinais, et que j'ai trouvée ici traînant, inachevée, sur ton buvard.
 ELLE (*étonnée*). — Moi, je... (*Elle rougit soudain.*) Ah! oui, oui, oui...
 LUI. — Elle m'a du reste paru un peu froide. (*Il tire la lettre de sa poche.*) Tu me dis «vous» maintenant?
 ELLE (*cramoisiée*). — ...
 LUI. — «Mon ami»... C'est sec!
 ELLE. — André, cette lettre n'était pas pour toi! Je... j'écrivais à un filleul, un réfugié, un orphelin qui a laissé toute sa famille dans les régions envahies... Enfin c'est une charité.
 LUI (*petit sourire. Il relit la lettre*). — Voilà qu'elle ne me paraît plus aussi froide!
 ELLE. — Mon chéri! Que vas-tu imaginer?
 LUI. — Que tu es... (*Il prend dans ses mains la menue tête blonde*)... extrêmement charitable. Regarde-moi! (*Il l'embrasse sur un œil. Silence.*) Tu disais donc... (*Elle est très ennuyée; mais lui n'est pas méchant.*) Non, va; fini, *finished*. Assieds-toi. (*Il la pose délicatement sur ses genoux. Elle se relève aussitôt.*) Ah!
 ELLE (*simple*). — Est-ce que tu as des poux?
 LUI (*estomaqué*). — ...
 ELLE. — Parce que, moi, j'en ai... j'en ai eu plutôt! Des tirailleurs algériens qu'on nous a envoyés étaient couverts de vermine.
 LUI. — On t'envoie des tirailleurs?
 ELLE. — Bien sûr. A mon hôpital, voyons! C'est vrai, tu ne sais pas, je ne t'ai pas écrit... Je voulais te faire une surprise: mon portrait en infirmière!
 LUI. — Toi, infirmière?
 ELLE. — Plus maintenant. C'était aux Moulineaux, tu comprends! Et il fallait que j'y sois à 8 heures du matin! Le premier jour je suis arrivée à 9 heures; je m'étais égarée en route. C'est au diable vauvert, ce pays. Le deuxième jour, panne de tramway: arrivée à 10 heures 1/4.
 LUI. — Et le troisième?
 ELLE. — Oh! Je n'y suis pas retournée.
 LUI (*riant*). — Et ces totos?
 ELLE. — Pouah! Tais-toi, rien que d'en parler... (*Elle remue les épaules.*) Et tu vas bien? Pas trop fatigué? Moi je suis rom-

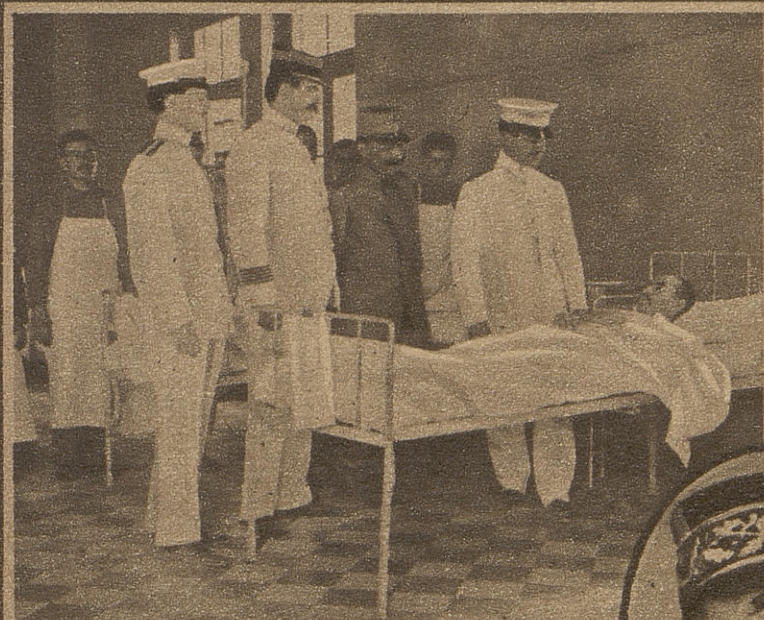
pue. Tu peux te vanter de m'avoir fait poser...
 LUI. — Ah! C'est moi qui...
 ELLE. — Je suis allée te chercher, mon cher!
 LUI. — Elle est forte! A la gare?
 ELLE. — Aux gares, tu veux dire! J'ai fait sept fois la navette entre celle du Nord et celle de l'Est. On ne voyait que moi dans la rue de Dunkerque. Est-ce que je savais par où tu arrivais?
 LUI. — Mon pauvre chou! c'est de la folie. Voyons! on ne va pas attendre les permissionnaires comme des «banlieusards»! J'aurais même très bien pu ne pas venir aujourd'hui.
 ELLE. — Tu aurais fait ça?
 LUI. — Que diable! Tu crois qu'on arrive du front comme de Pontoise?
 ELLE. — C'est tout ce que tu trouves pour me remercier?
 LUI. — Je suis très touché, mais franchement...
 ELLE. — Je ne comptais plus sur toi, d'ailleurs; alors je suis allée au Louvre, histoire de reprendre goût à la vie.
 LUI. — Au musée?
 ELLE (*simple*). — Quel musée? Au Louvre, je te dis.
 LUI. — Oui, oui, pardon.
 ELLE. — C'est jour d'exposition, il y a des occasions merveilleuses... Mais qu'est-ce que tu as là, on dirait la croix de guerre?
 LUI. — Tu l'aperçois seulement? Ma surprise, à moi...
 ELLE (*vexée*). — Vrai! Tu n'aurais pas pu me l'écrire? Justement Lucienne, avec qui j'ai pris le thé hier chez Kardomah, était si fière de la croix de guerre de Gaston! Elle nous faisait un plat! J'enrageais, tu penses. Si j'avais su! Enfin! fais voir... Ah! tu n'as qu'une petite étoile dessus...
 LUI. — On fait ce qu'on peut.
 ELLE. — Gaston, lui, a une palme. A propos, on lui a coupé la jambe.
 LUI (*impressionné*). — Oh! le malheureux!
 ELLE. — Terrible, n'est-ce pas! Il était si chic en aviateur. Ce n'est pas pour dire, mais ce qu'on vous habille mal, dans l'infanterie! La culotte rouge était autrement seyante. Alors, vous êtes tous en bleu-horizon? On ne voit plus jamais de rouge dans vos tranchées?
 LUI. — Si. La Légion d'honneur... et du sang! (*Silence.*)
 ELLE (*qui n'en démord pas*). — C'est égal, vous n'êtes guère soignés sur vous! Pourquoi es-tu plein de boue séchée? On croirait que tu as des guêtres.
 LUI. — C'est la mode là-bas.
 ELLE. — Et ta barbe? Tu ne te rases plus?
 LUI. — Comme tu vois.
 ELLE. — A cause du bruit des obus... ça te ferait couper? Pourtant, les soldats anglais...
 LUI. — Ils ont des rasoirs mécaniques.
 ELLE. — Je m'en doutais. Ceux-là sont pratiques. Et si propres, si nets! C'est un plaisir. Je les ai vus au cinéma: ils se débarbouillent tout le temps. Et vous, vous n'avez donc pas d'eau?
 LUI. — Si. Jusqu'aux chevilles.
 ELLE (*lui regardant instinctivement les pieds*). — Quelles chaussures! Mon beau chéri, qu'as-tu fait de ta fine peinture de femme! Tiens, regarde ce que j'ai retrouvé l'autre jour, dans le tiroir aux souvenirs:

tes escarpins et des chaussettes de soie.
 LUI (*mettant l'article en mains*). — J'entrerais là-dedans, moi?
 ELLE (*soupirant*). — Et nous dansions le tango!
 LUI. — Sur un volcan.
 ELLE. — Nous ne rations pas une «générale».
 LUI. — Maintenant, c'est le général qui ne me rate pas. Ce qu'il a pu me passer, à la dernière revue d'armes!
 ELLE. — Il t'a trouvé trop mal fichu?
 LUI. — Peuh! Il n'est pas plus flambant que moi. Lui aussi n'a qu'une petite étoile...
 ELLE. — Je t'emmènerai demain chez Barclay. Il te faut un uniforme présentable.
 LUI. — Pourquoi faire?
 ELLE. — Des visites. Sérieusement, tu es d'un négligé! On te donnerait dix sous dans la rue.
 LUI. — Je les prendrais. Mes appointements de deux jours de guerre!
 ELLE. — Tu auras enfin une capote sur mesure.
 LUI. — Celle-ci aussi a été faite sur mesure! Pas sur les miennes, voilà tout!
 ELLE. — Et quel dommage que le bleu-horizon soit de rigueur! Mais j'y pense, j'ai vu des Français en khaki. Pourquoi n'es-tu pas en khaki?
 LUI. — Why arn't you in khaki?
 ELLE. — Tu dis?
 LUI. — Pas moi. C'était lord Kitchener. Merci, je me contente de la couleur de France.
 ELLE. — Mais tu viendras chez Barclay?
 LUI. — Si tu y tiens!
 ELLE. — Tu es mignon! (*Elle l'embrasse. Un silence; puis, soudain gamine.*) Quoi de neuf, mon chéri, à cette petite gué-guerre?
 LUI. — C'est de la guerre que tu parles?
 ELLE. — Pourrait-on parler d'autre chose en ce moment?
 LUI. — Eh bien, j'en sais tout juste autant que toi là-dessus: les communiqués, n'est-ce pas?
 ELLE (*distrainment*). — Oui; on les aura, mais ça sera long.
 LUI. — Comme tu dis. (*Il soupire.*)
 ELLE. — C'est bizarre; on croirait que tu n'es pas très heureux de me revoir, de te retrouver dans ton «chez toi».
 LUI. — Quelle idée! Je suis seulement un peu désorienté. Ce radiateur, ces fleurs, ces tapis... je n'ai plus l'habitude. Je suis devenu un guerrier paysan, tu sais. Et tu sens trop bon, tu m'intimides. Tu es pour moi la dame du château.
 ELLE. — Ce ne sera pas celui de la Belle-au-Bois-Dormant, je te le promets!
 LUI. — C'est une idée; si on allait se coucher?
 ELLE. — Viens! Mais ne fais pas cette tête-là. Tu as des yeux que je ne reconnais plus. Et comme l'ensemble de ton visage est devenu grave et fermé! On dirait que tu sais un grand secret et que tu me juges trop faible pour le recevoir.
 LUI. — C'est peut-être cela.
 ELLE. — Ma parole! Tu m'intimides aussi.
 LUI. — Mettons-nous donc à l'aise!
 ELLE. — Et toi, mon chéri, est-ce que tu me trouves changée?
 LUI (*ambigu*). — Oh! non... tu es bien toujours la même!
 (*Ils recommencent à s'embrasser.*)
 MARCEL HERVIER.

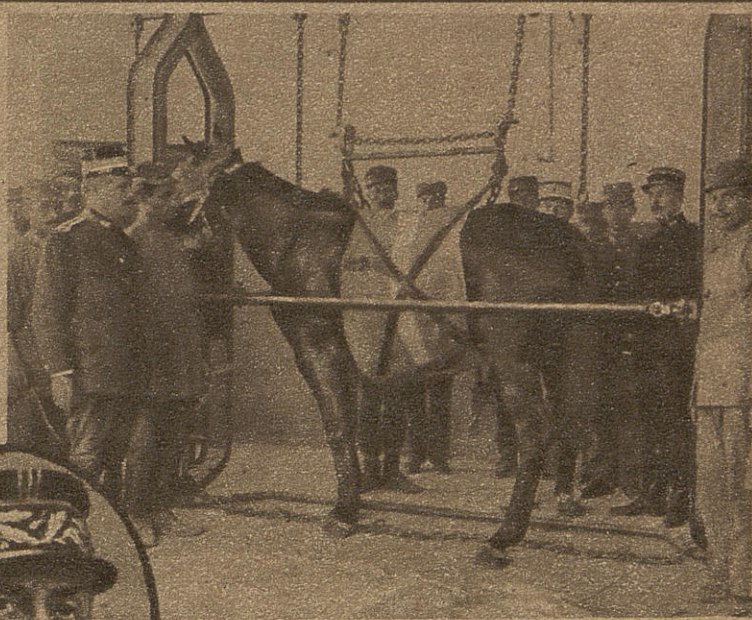
J'ai vu.

CE QUE LA GRÈCE NE PEUT OUBLIER : INSTRUCTEURS FRANÇAIS ET SOLDATS GRECS

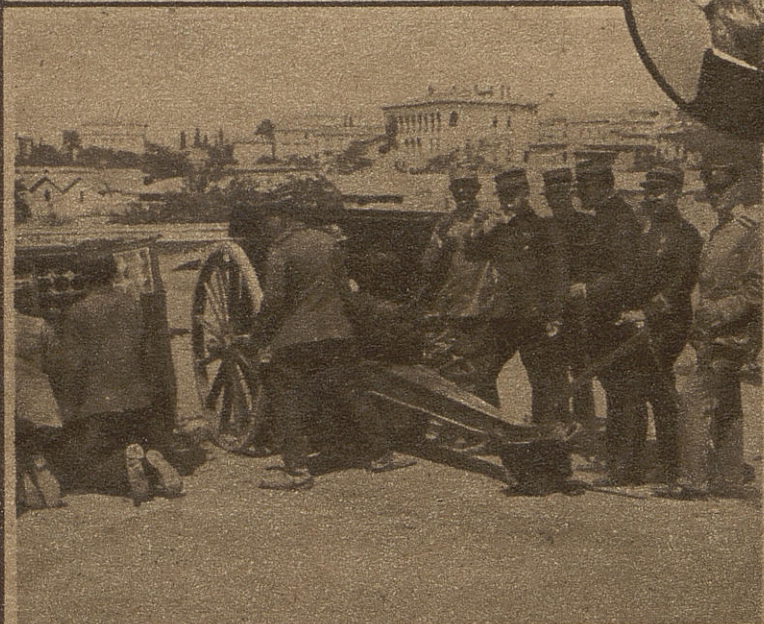
En médaillon : général de Villaret, chef de la mission militaire française en Grèce au début de la grande guerre.



Médecin militaire français soignant des blessés grecs.



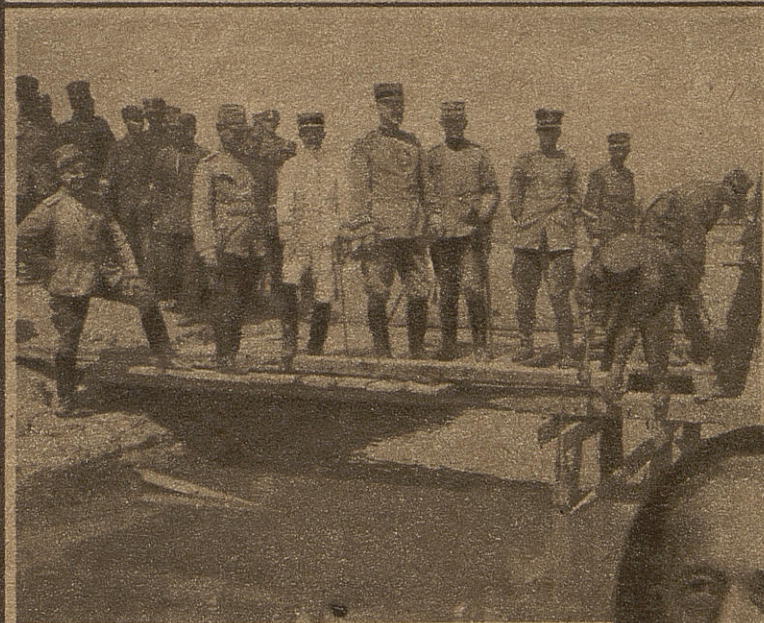
Vétérinaires militaires français, instruisant leurs confrères grecs.



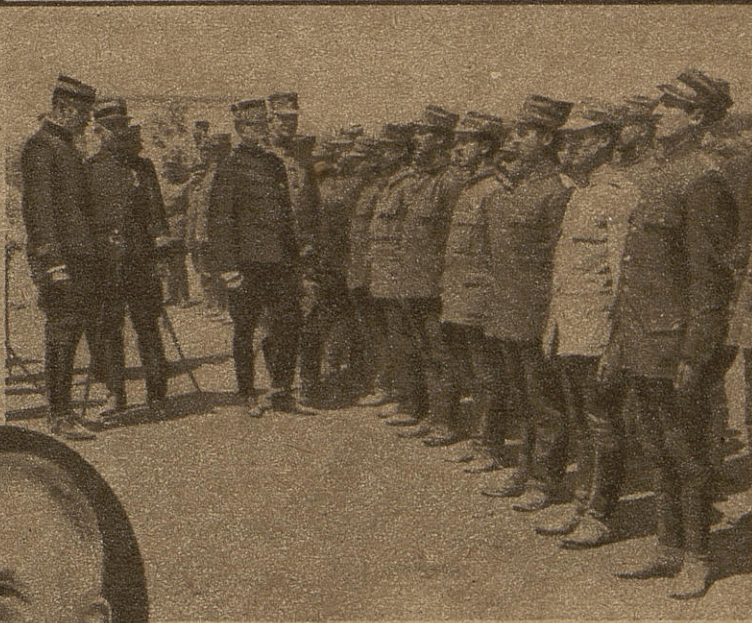
Artilleurs français enseignant aux soldats grecs le maniement du canon.



Commandant français surveillant l'instruction des recrues grecques.



Soldats du génie grec construisant un pont sur les instructions d'officiers français.



Le général de Villaret, chef de mission, inspecte des fantassins grecs.



Le roi Constantin pense-t-il encore nous duper avec sa pitoyable comédie d'excuses sur le guet-apens qui coûta la vie à plus de trente de nos marins? Quoi qu'il en soit, il y a une chose que les soldats grecs, sans doute plus loyaux que leur roi, ne sauraient, eux, oublier: c'est que ce sont des instructeurs français qui leur ont appris leur métier militaire.

Général Eydoux, chef de la mission militaire française en Grèce et qui réorganisa les services de l'armée grecque.

La France, en effet, n'est pas seulement une des puissances protectrices de la Grèce. Elle a été aussi son éducatrice dans l'art de la guerre. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette série de clichés qui datent de l'époque des missions militaires en Grèce de nos généraux Eydoux et Villaret... Que les temps sont changés! Ces fusils, ces canons ont tiré sur nous!

LE TOURISME AMÉRICAIN ⁽¹⁾

Il faut souhaiter que tous les hôteliers de France soient aujourd'hui prévenus et convaincus qu'aussitôt la guerre terminée, ils auront à faire face à une seconde invasion, pacifique, amicale et bienfaisante celle-là, l'invasion en masse des touristes américains.

Mais, si multipliés que soient les avis qu'ils ont reçus ou qu'ils recevront encore à ce sujet, rien ne saurait leur donner une idée du nombre d'amis américains, la plupart débarqués avec leur automobile, qu'ils auront à recevoir. Venissent bien nos sympathiques propriétaires d'hôtels se mettre mieux en mesure d'accueillir les Américains que nos gouvernants ne le furent de recevoir les Allemands !

Nos opulents amis les Américains du Nord sont, en effet, des touristes que le confort de leurs propres hôtels doit rendre exigeants en terre européenne.

Je voudrais donner un aperçu de ce qu'est un hôtel aux États-Unis.

Les hôtels des États-Unis diffèrent beaucoup les uns d'avec les autres par le luxe, mais tous jouissent d'un confort impeccable et d'aménagements, inconnus chez nous, mis au service des voyageurs.

Entrons si l'on veut, non pas dans quelque un des invraisemblables palaces de New-York, de Philadelphie, de Washington, de Newport ou de San-Francisco, dont le faste dépasse tout ce que nous connaissons en Europe, et même tout ce que nous pouvons imaginer, mais dans un hôtel moyen, à l'usage du commun des mortels.

Nous pénétrons, entre deux chasseurs haut galonnés, dans un hall majestueux qui contient de multiples offices : un office de renseignements, la caisse, un magasin de tabac, une boutique de fleuriste, un bureau de poste, un bureau et de nombreuses cabines téléphoniques, une agence télégraphique terrestre et sous-marine.

Au milieu de cet ensemble, des fauteuils richement sculptés et capitonnés, des cheminées monumentales, des lustres et des lampadaires de bronze, des tables recouvertes de lourds tapis et de bibelots de prix. Sur les murs, des marbres polychromés et des toiles (copies) de maîtres de la peinture.

(1) Ce chapitre est extrait du livre de M. Victor Cambon : "Notre avenir". M. Victor Cambon, qui a publié dans l'"ECHO de Paris" une série d'articles très remarquables sur la reconstruction de la France de l'après-guerre, est un des écrivains les mieux qualifiés pour écrire l'article ci-dessus, que nos lecteurs liront, nous n'en doutons pas, avec un extrême intérêt. Rappelons, à ce sujet, que la revue de tourisme *En Route* a traité plusieurs fois à fond la question hôtelière, qui est pour la France une question vitale.

Dans ce cadre c'est, le jour, un va-et-vient perpétuel d'hommes affairés, de déjeuneurs et de luncheurs, et, le soir, un élégant défilé d'habits noirs, de smokings et de femmes, parées et couvertes de bijoux, qui viennent là dîner et surtout danser jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Car tous les hôtels d'Amérique jouissent de ce caractère commun qu'ils sont des lieux libres et admis de réunion ou de rencontre, non seulement pour les pensionnaires de l'établissement, mais pour toutes les personnes de la ville qui s'y présentent avec une mise et une tenue correctes.

Le hall donne accès et souvent offre une perspective attirante sur des salons lambrissés, des salles à manger étincelantes, de riches fumoirs, des bibliothèques, des cabinets de correspondance, des boudoirs pour dames, des salles de billard, des salons de musique ou de conférences, parfois un théâtre avec fauteuils, loges et balcons, etc., etc.

Au milieu de cette foule active ou amusée, mais toujours très vivante, circulent sans cesse des domestiques, des boys télégraphistes qui crient à haute voix les noms des personnes pour qui ils ont des télégrammes ou des messages téléphonés ; car partout, même au bal, le véritable Yankee se tient à portée d'appareils de transmission qui peuvent le mettre en communication, à toute heure, avec le monde entier.

C'est pour la même raison que, dans toutes les chambres de tous les hôtels, il y a, sur la table de nuit, un récepteur et un annuaire téléphoniques qui donnent la facilité au voyageur, même au milieu de la nuit, d'attaquer le personnel de l'hôtel ou le bureau central de la ville.

Les chambres de ces hôtels sont généralement vastes, peu encombrées de meubles, pourvues, dans des lits de cuivre, d'une literie irréprochable, bien éclairées, aérées et ventilées mécaniquement. Le chauffage central existe partout, le cabinet de toilette, adjacent à la chambre, contient toujours une toilette avec eau chaude et eau froide, un savon de toilette dans sa gaine de papier glacé, une profusion de serviettes, et le plus souvent une baignoire de grand style et un water-closet. Par contre, les tables de nuit sont vides de ce que l'on a coutume d'y chercher. Ce que l'Américain redoute le plus au monde, ce sont les mauvaises odeurs. Je voudrais que cette phrase fût inscrite en lettres de feu dans tous les hôtels et auberges de notre vieille France.

Les hôtels sont pourvus de services acces-

soires dont l'ampleur et l'organisation stupéfient le visiteur qui y pénètre pour la première fois ; les offices et les cuisines, tantôt en sous-sols, tantôt sous les toits (à cause des odeurs), ce qui est sans inconvénients, puisque toutes les manutentions culinaires se font par monte-charges mécaniques ; la buanderie, généralement dans le sous-sol ; plus en dessous encore, les chaudières et machines à vapeur pour le chauffage et les ascenseurs. Ces derniers appareils méritent une mention particulière ; ils sont toujours nombreux dans chaque hôtel et se meuvent de haut en bas avec une rapidité presque inquiétante. Les escaliers sont à peu près inutilisés.

Une partie du sous-sol est également occupée par une vaste officine de coiffeurs où les clients se font opérer, couchés à la renverse sur des fauteuils-civiers mécaniques à pivot, évidemment coûteux et encombrants, mais tellement pratiques et confortables que l'on se demande pourquoi ils ne traversent pas l'Atlantique. D'accortes et habiles manucures vous font de belles mains pendant que le coiffeur, très souvent d'origine italienne, vous confectionne une tête irréprochable.

Puis, c'est le tour des cireurs de bottes, installés dans un atelier adjacent.

Enfin les lavabos et le reste, généralement placés dans le même sous-sol, vous révèlent des raffinements qui ne se rencontrent qu'en Amérique.

Tout cela est relativement facile à décrire ; ce qui l'est moins, c'est la propreté, le brillant, la splendeur d'entretien, la précision du service de tout cet ensemble. Quiconque ne l'a pas vu ne peut s'en faire une idée, et quiconque s'y est prélassé comprend la difficulté qu'il y a pour nous à contenter des gens habitués à vivre dans un tel milieu.

Je reconnais sans peine que la cuisine américaine n'y répond guère ; elle est généralement au-dessous du médiocre et tous les Américains savent que la France leur réserve sur ce point des délices qui leur sont inconnues. Mais ne nous fions pas uniquement à ce genre de supériorité et que nos braves hôteliers se persuadent bien qu'elle ne suffit pas. Il faut que tout soit à l'avenant. L'Américain ne craint pas de payer cher ; mais, s'il paie volontiers ce qui existe, il prend sa valise et son chapeau, s'en va et ne revient plus s'il ne trouve pas le reste du confort pour lequel il était tout prêt à tirer de sa poche dollars sur dollars.

VICTOR CAMBON.

LE VI^e NUMÉRO DE La Guerre Aérienne Illustrée

(Rédacteur en chef : Jacques MORTANE)

PARAIT AUJOURD'HUI

PRIX : 0 FR. 50

DANS CE NUMÉRO :

Ce bon M. Hohndorf.
Le dernier matin de Boelke.
La carrière des "As" Français.
Une poignée de main.
Un glorieux captif : Roland Garros.

En hors-texte (héliogravure) un splendide portrait du sous-lieutenant Roland GARROS.

Portraits parus :

Guynemer, Nungesser, Dorme, Baron C^o de Beauchamp

UNE SEMAINE DE GUERRE : Du 6 au 12 Décembre

MERCREDI 6 DÉCEMBRE. — Les Germano-Bulgares entrent à Bucarest.
— Lloyd George accepte de former le cabinet anglais.
— M. Rodzianko est réélu président de la Douma.

JEUDI 7. — Dernière séance du comité secret à la Chambre.

VENDREDI 8. — Perte du cuirassé français *Suffren*.

SAMEDI 9. — Mort de MM. Théodule Ribot et Paul Leroy-Beaulieu, membres de l'Institut.

DIMANCHE 10. — Mort du maréchal japonais Oyama.
— Contre-attaque roumaine au nord-est de Pleesti.

LUNDI 11. — Violent incident au Palais-Bourbon : le député Brizon est exclu.
— Les Roumains résistent près de Buzeu.

MARDI 12. — L'Allemagne fait offrir la paix à l'Entente par les États-Unis, l'Espagne et la Suisse.
— Le général Nivelle remplace le général Joffre au commandement des armées du Nord et du Nord-Est.
— Le vice-amiral Gauchet remplace comme amiralissime le vice-amiral Dartige du Fournet.

Demandez partout le fascicule de :

En Route !

(Rédacteur en chef : Théodore CHÈZE)

La plus belle, la plus pratique Revue de tourisme illustrée.

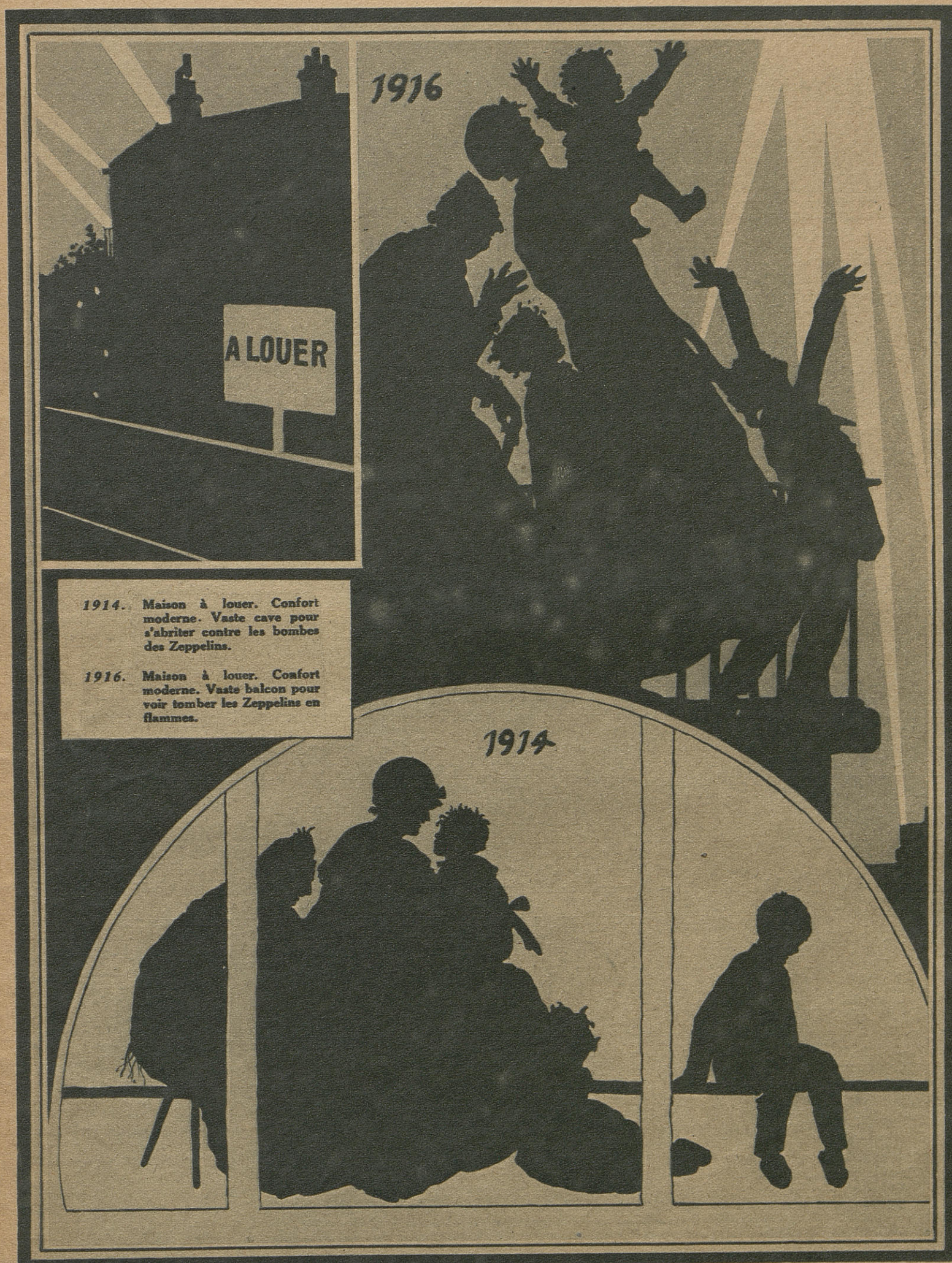
PRIX : 0 FR. 30

DANS CE NUMÉRO :

La Poésie des gares, par Edmond Pilon.
Le Touriste à bicyclette, par Philinte.
Les Jouets rustiques, par G. de Danilowicz.
La noble cité d'Uzerche, par A. Lamotte.
Préservez les traits de la France, par M. Martin.

Collaborateurs habituels d'En Route

Henri de Régnier, Jean Aicard, de l'Académie française, Paul Adam, Colette, Lucien Descaves, Péladan, Robert Scheffer, Léon Lafage, Léo Larquier, La Fouchardière, Rodolphe Bringer, P. Mac Orlan, etc., etc.



1914. Maison à louer. Confort moderne. Vaste cave pour s'abriter contre les bombes des Zeppelins.

1916. Maison à louer. Confort moderne. Vaste balcon pour voir tomber les Zeppelins en flammes.

LES DEUX ÉCRITEAUX OU LES ANGLAIS N'ONT PLUS PEUR DES ZEPPELINS

Il est certain que les raids des Zeppelins sur l'Angleterre se font de moins en moins fréquents. Les Boches commencent à trouver que ces petits voyages leur coûtent un peu trop cher et que le jeu n'en vaut décidément pas la chandelle. Ils cachent, comme de coutume, leur échec sous des prétextes d'une évi-

dente fantaisie, tandis que nos amis anglais ne se gênent point pour faire des gorges chaudes sur les monstres qui devaient anéantir « la place forte de Londres ». Témoin cette amusante page où un propriétaire ingénieux vante, pour des motifs qui de 1914 à 1915 ont passablement varié, les agréments de sa maison.

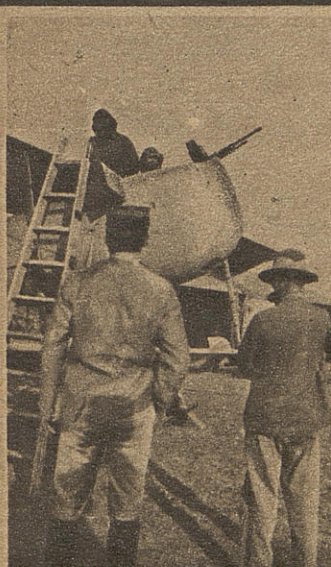


DÉCORÉ SUR LA ROUTE

Au milieu de cette route du Soissonnais, près de la F..., un général a fait arrêter un convoi de ravitaillement. Et s'approchant du chef, un capitaine à moustaches grises, debout au bord du chemin désert, n'ayant pour gardes d'honneur que les conducteurs des attelages arrêtés, il lui a donné l'accolade avant d'agrafer la Légion d'honneur sur sa poitrine. Sous la

rafale des obus allemands, à travers un ouragan de fer et de feu, le convoi était passé pour ravitailler nos combattants. La route seule avait vu l'exploit ! La route seule devait voir la récompense ! La simplicité même de cette remise de croix, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, a plus de grandeur qu'une solennelle prise d'armes devant une foule assemblée !

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



Le général serbe Boyovitch monte en aéroplane pour reconnaître les positions ennemies.



Ibanez de Ibero, auteur d'une remarquable étude sur Constantinople et les chefs turcs.



Lloyd George applaudi à une récente réunion de mineurs au pays de Galles.



L'éminent philosophe Théodule Ribot, qui vient de mourir.



Le prince Alexandre de Serbie s'entretient avec le capitaine aviateur français Martinet.



Le jockey Woodland, mort au champ d'honneur près de Suez.

L'économiste Paul Leroy-Beaulieu, mort le 9 décembre.



A l'attaque, dans les chausse-trappes près de Raucourt, fantassins s'engageant à travers les pieux et les fils.



Le monument aux morts français, élevé au camp de Limburg (Lahn) par les soins du comité de secours au Soldat et d'assistance au Prisonnier (œuvre du « Petit Marseillais »).



Sur le front de Champagne : à l'hôpital franco-russe (M. Rappoport X, avocat à la Cour d'appel de Paris).



Au cimetière de Lure : M^{me} Bettencic entretient les tombes avec l'aide de Sénégalais.



Dans un village d'Alsace, un aviatik a passé, les habitants cherchent les débris des bombes.



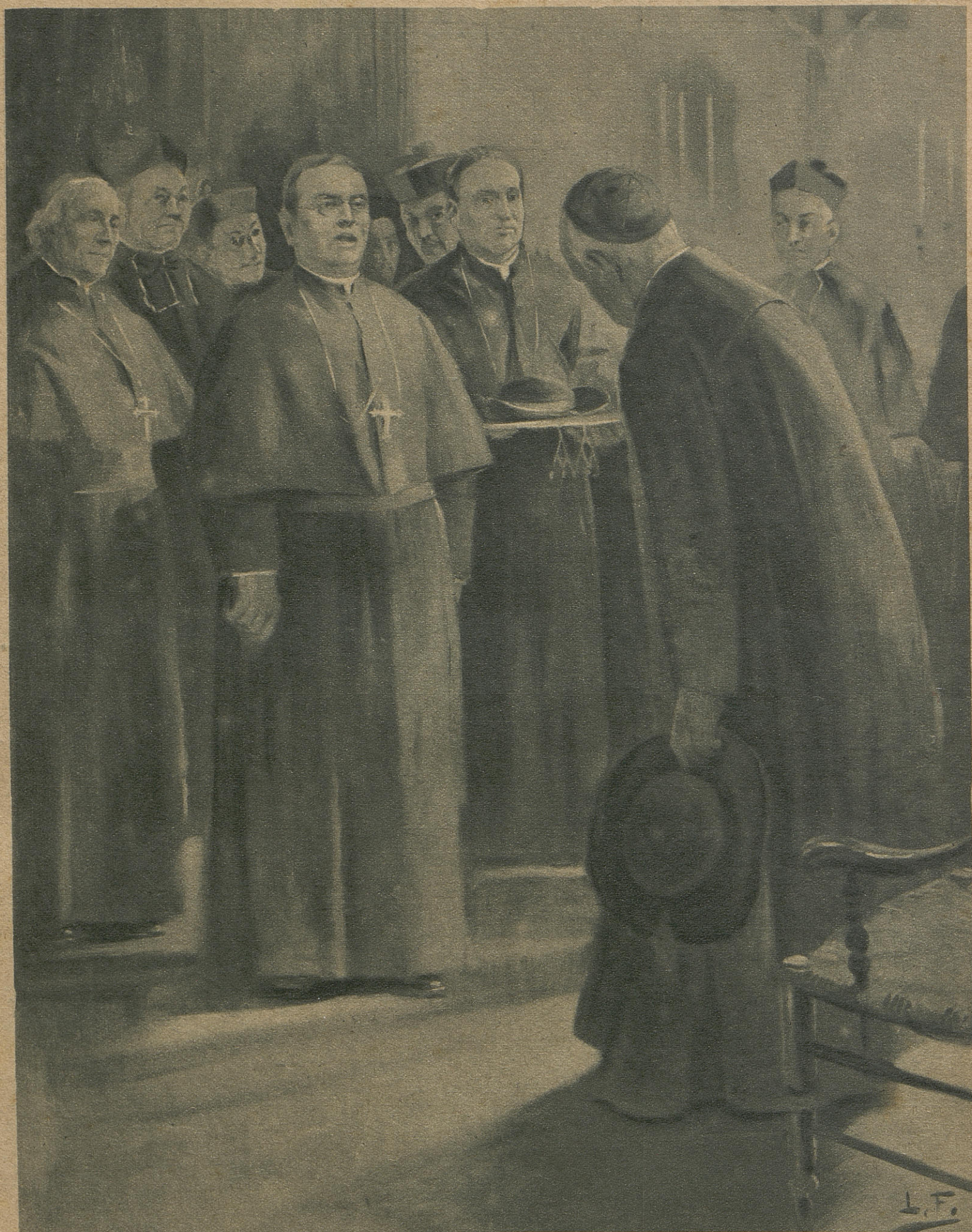
Récolte des pommes de terre en Bretagne : femmes, enfants, vieillards y participent.



A l'Aéro-Club, remise de la grande médaille d'or. Debout : cap. Ménar, l^r Pantier, l^r Heurteaux, cap. de Beauchamp, l^r Daucourt. Assis : cap. Happ et M. Deutsch de la Meurthe.



Dans le boyau Théodor, près de Fay-sur-Somme.



**CARDINAL FRANÇAIS ET PRÉLAT ALLEMAND :
LA RÉPONSE DE Mgr DUBOURG A VON GERLACH**

« Je vous prie de remercier le Saint-Père de la sympathie qu'il a témoignée à la France dans son discours au Consistoire... Je répéterai à mes fidèles les paroles qu'il a prononcées : *Gerla Dei per Francos!* (Dieu protège la France!) Remerciez aussi Sa Sainteté pour la protestation formelle qu'elle a élevée en faveur des victimes belges des atrocités

« allemandes. » C'est au prélat allemand von Gerlach, venu selon la coutume lui rendre visite en qualité de préposé à la garde-robe pontificale, pour le féliciter de son élévation à la pourpre cardinalice, que Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, dit textuellement ces paroles. On assure que von Gerlach ne put rien à répondre à cette fière apostrophe du cardinal français.